

CAHIERS

Vie chrétienne



Cela en vaut la peine !

La fidélité,
une force qui traverse le temps

ANDRÉS CÁRDENAS MATUTE (ed.)

"CELA EN VAUT LA PEINE !"
La fidélité, une force qui traverse le temps

ANDRÉS CÁRDENAS MATUTE, (ed.)

Les textes de ce livre ont été publiés et traduits en plusieurs langues dans la section "Vie chrétienne" du site web www.opusdei.org. Ils sont rassemblés ici dans une version révisée et mise à jour en novembre 2023.

Table des matières

Introduction.....	4
(I) : Une force qui l'emporte sur le temps	5
(II) : Béni soit celui qui met sa confiance dans le Seigneur	10
(III) : pour faire du temps un allié	15
(IV) De génération en génération - Fidélité	20
(V) : Dans sa pureté originelle, dans sa radieuse nouveauté	25

Introduction

Fidélité. Un mot qui peut sembler, à première vue, en tension entre deux pôles. Car, d'une part, il est clair qu'aucun projet d'envergure - comme celui de la vie elle-même - ne peut aboutir s'il manque la capacité de maintenir une direction dans la durée. Mais, d'autre part, le mot lui-même pourrait évoquer en nous le sentiment d'une certaine impuissance, une vague idée d'immobilité ou de rigidité : comme un bouclier contre les nouveautés que la vie apporte toujours avec elle.

Jésus résout cette tension dans l'une des paraboles de l'Évangile où il appelle "bon et fidèle" chacun des serviteurs qui, ayant reçu de l'argent de leur patron qui partait en voyage, ne l'a pas enfoui par peur, mais a décidé de prendre le risque d'aller négocier avec cet argent. (cf. Mt 25, 14-30). En effet, ces serviteurs finissent par amasser une certaine richesse, même si, à la fin de la parabole, nous constatons que le Seigneur se soucie peu des chiffres. La fidélité qu'il loue en eux a pris le meilleur de ces deux pôles : les serviteurs ont réalisé un projet dans le temps, sans craindre le vertige de l'histoire, investissant ce qu'ils avaient reçu dans leur propre bonheur et dans le bonheur des autres.

À la lumière de la lettre pastorale du prélat de l'Opus Dei sur la fidélité, du 19 mars 2022, ces pages développent quelques dimensions de cette disposition du cœur. Le parcours rapide des cinq chapitres qui composent ce livre a pour but de transmettre la conviction que, comme le répétait saint Josémaria, cela "vaut la peine" d'être fidèles. D'où le titre de ces réflexions. Cela vaut la peine d'être fidèle, et cela vaut aussi toutes les joies du voyage.

[Retour au contenu](#)

(I) : Une force qui l'emporte sur le temps

« Qui ne regarde le soleil quand il se couche ? Qui ne détourne les yeux de la comète quand elle éclate ? Qui n'écoute la cloche quand elle sonne pour un événement quelconque ? » Ces questions ont été posées par un poète anglais du 17^{ème} siècle en constatant que nous prêtons attention à ces événements, comme le ciel ou la musique, non pas comme quelque chose d'impersonnel, comme si c'était le fruit du hasard. Sentant que derrière toutes ces expériences il y a toujours quelqu'un, un *autre* impliqué, entrevoyant qu'elles cachent toujours une relation, au moins offerte, il conclut : « Aucun homme n'est une île, un tout, complet en soi[...]. Aussi, n'envoie jamais demander pour qui sonne le glas ; il sonne pour toi » [1].

Une spirale qui relie les êtres

Nous formons tous un tissu de relations qui nous a accueillis et soutenus dans ce monde. Et c'est précisément là, dans ces liens personnels, que peut naître la fidélité. Bien que le terme de fidélité soit utilisé à des niveaux très différents, « il est particulièrement pertinent, écrit le prélat de l'Opus Dei, de considérer la fidélité dans la relation entre les personnes, dans son aspect le plus humain et profond » [2].

Nous avons besoin les uns des autres non seulement pour la survie matérielle, mais aussi pour le bonheur. « Par le fait d'être un animal social, un homme doit naturellement à un autre tout ce sans quoi la conservation de la société serait impossible », dit d'entrée saint Thomas d'Aquin. Il est vrai que le premier soutien dont nous avons besoin est généralement matériel, ou de survie, mais nous avons également besoin de nous soutenir mutuellement sur le chemin de l'avenir, de savoir que nous faisons partie de la même chaîne qui s'étire vers l'avant dans l'espérance. C'est pourquoi, le saint poursuit, « **la coexistence humaine ne serait pas possible si nous ne nous faisons pas confiance** » [3].

Il a été dit que notre époque se caractérise davantage par la quête personnelle d'autonomie totale que par la reconnaissance du fait que nos actions sont liées à celles de notre entourage ; il a également été dit que nous préférons l'illusion d'être totalement autosuffisants, plutôt que de reconnaître que nous avons besoin des autres. Les attitudes qui nous poussent à l'isolement, que nous retrouvons plus ou moins en nous-mêmes, sont une première brèche à combler quand on parle de fidélité.

En effet, bien que certaines vertus ne soient pas immédiatement impliquées dans des relations directes avec d'autres personnes, comme la force d'âme ou la tempérance, il existe des vertus qui n'apparaissent que dans les relations. La fidélité, en particulier, en fait partie, puisqu'il s'agit d'un mouvement de va-et-vient entre deux personnes : elle implique, d'une part, de croire que l'autre, qui se tient devant moi, a de bonnes intentions à mon égard ; elle implique aussi de construire sa propre vie avec la conviction que cette autre personne m'aime maintenant et continuera à le faire à l'avenir.

En ce sens, elle naît initialement dans l'autre, elle ne dépend pas au départ de nous-mêmes ; une telle vertu rompt avec notre tendance à l'autosuffisance, en nous invitant à une humble ouverture qui, comme le souligne le Pape François, « comporte toujours une part de risque et de pari audacieux » [4]. Un mouvement se crée alors qui, entre deux

personnes, petit à petit, s'élève en spirale vers une vie partagée et heureuse. Celui qui entre dans cette dynamique de fidélité est loin d'avoir atteint le calme d'un point d'arrivée ; il commence plutôt à éprouver le vertige de la vie, le mouvement de quelqu'un qui est en chemin, mais qui peut compter sur les autres en cas de besoin. **« La fidélité est comme une force qui l'emporte sur le temps, non par rigidité ou inertie, mais de manière créative »** [5].

Thérèse de Jésus et Jésus de Thérèse

En suivant les médias, en examinant une enquête ou en considérant nos propres expériences, nous pouvons être amenés à considérer comme urgent le défi de redécouvrir la beauté de la fidélité, le bien humain qu'elle apporte, le bonheur qu'elle procure. Nous ressentons le besoin de la redécouvrir dans le mariage, dans la famille, dans la relation avec Dieu et, en général, dans tout type de relation personnelle [6]. Pour ce faire, nous comptons, d'une part, sur l'aide du Seigneur. Et, d'autre part, sur l'aspiration à une fidélité créative que nous détectons chez de nombreuses personnes, y compris nous-mêmes ; « une fidélité qui est une correspondance libre à la grâce de Dieu, vécue dans la joie et aussi dans la bonne humeur » [7]. Notre cœur ne se satisfait pas d'une vie absolument autonome, dans la solitude, car « nulle vie humaine ne peut être considérée isolément : elle s'entrelace aux autres vies. Nul n'est un vers détaché ; nous faisons tous partie d'un même poème divin » [8] ; notre cœur ne se satisfait pas non plus d'une vie statique, prévisible, impropre de ce qui est vivant.

Parfois, tout cela peut nous sembler n'être qu'un désir presque irréalisable, quelque chose qui est au-dessus de nos forces. Et ce n'est pas sans raison : chacun de nous, si nous ne comptons que sur nous-mêmes, est faible, car nous avons des pieds d'argile ; de plus, la fidélité ne peut se faire jour qu'à deux. Mais c'est précisément l'expérience de notre faiblesse qui nous empêche de nous reposer uniquement sur nos bons désirs ou nos talents. Les paroles de saint Paul nous viennent en aide : « Je peux tout en celui qui me donne la force » (Ph 4, 13). Dieu, avec son amour qui nous est offert avant que nous puissions le demander, quoi qu'il arrive et quoi que nous fassions, se donne comme source de notre fidélité envers lui et envers les autres.

Cependant, si nous pensons à l'expérience de la fidélité de Dieu dans nos vies et dans celles de tant de personnes, nous pouvons dire que nous pouvons effectivement nous faire confiance. Combien de fois, en particulier dans les moments difficiles, pensons-nous à la confiance que le Seigneur nous fait. En effet, notre naissance — le fait que nous soyons en vie répond à son désir —, notre baptême et toutes les fois où Dieu nous a montré son amour, sa proximité et sa lumière sur notre chemin en sont la preuve. Bien que le choix de Dieu soit éternel, sa confiance en nous se réalise dans le temps : la conscience de ce privilège mûrit dans notre for intérieur.

Quand, en revanche, nous voulons être fidèles uniquement par nos propres forces, quand nous nous éloignons de cette relation qui est la source de la fidélité, nous cessons de faire l'expérience de la confiance de Dieu. Nous perdons alors la mémoire des dons reçus, comme ces vigneron qui ont oublié qu'ils travaillaient parce que le propriétaire était allé les chercher, et non en raison de leurs propres mérites (cf. Mt 21, 33-46). Nous nous concentrons donc sur le caractère pénible et insuffisant de nos efforts. Peu à peu, des plaintes peuvent apparaître, de brèves fuites, des infidélités dans les petites choses. Ou bien cette distance peut aussi s'insinuer de manière plus sournoise dans **une accoutumance à vivre avec le Seigneur, dans une lutte qui ne cherche qu'à**

tranquilliser la conscience, dans une certaine tiédeur. On perd la nouveauté de l'autre, la surprise du visage de l'autre, la créativité que porte toujours un être personnel.

En définitive, nous pouvons être fidèles parce que Dieu nous fait confiance. C'est ainsi que les saints ont été fidèles. On raconte de Sainte Thérèse d'Avila qu'un jour, alors qu'elle se trouvait au monastère de l'Incarnation, en descendant l'escalier, elle rencontra un enfant qui lui souriait. Surprise de voir un petit garçon à l'intérieur du couvent, elle lui demanda : « Et toi, qui es-tu ? » Ce à quoi l'enfant répondit par une autre question : « Et toi, qui es-tu ? » La sainte, étonnée, répondit : « Je suis Thérèse de Jésus ». Et l'enfant, avec un sourire, a dit : « Eh bien, moi, je suis Jésus de Thérèse ». Une telle relation, entre deux personnes, est le milieu dans lequel naît la fidélité, y compris notre fidélité à Dieu : « Le chrétien n'est jamais un homme solitaire, puisqu'il est en rapport constant avec Dieu, qui est à côté de nous et dans les cieux » ^[9].

La fidélité des enfants de Dieu

« La vertu de fidélité est profondément liée au don surnaturel de la foi, devenant l'expression de cette solidité de celui qui a fondé en Dieu toute sa vie », dit Benoît XVI. Et il poursuit : « Dans la foi, nous trouvons en effet l'unique garantie de notre stabilité (cf. Is 7, 9), et seulement à partir d'elle nous pouvons à notre tour être vraiment fidèles » ^[10]. Après avoir considéré la fidélité de Dieu, qui précède la fidélité que nous voulons pour nous-mêmes, nous pouvons énumérer trois domaines dans lesquels il nous est possible de renforcer notre fidélité :

- expérimenter la joie d'appartenir au Père, dans le Christ, en tant que personnes libres ;
- approfondir notre identification personnelle avec sa volonté, également personnelle, qui est toujours un don pour nous ;
- et vivre la relation fraternelle qui naît entre ceux qui veulent être fidèles.

Premièrement, nous appartenons à Dieu, non pas en tant qu'êtres inertes, mais en tant qu'êtres vivants, en tant que personnes libres, capables d'aimer et de s'ouvrir à l'amour d'autrui. Et Dieu s'est aussi donné à nous personnellement, dans son amour trinitaire. Nous voulons donc connaître de plus en plus le Seigneur et nous-mêmes, afin de pouvoir jouir, souffrir, travailler et entrer en relation avec les autres imprégnés de cette filiation divine. Comme dans le rêve de l'échelle de Jacob, tel qu'interprété par saint Jean de la Croix, plus nous montons dans notre connaissance et notre amour de Dieu, plus nous descendons dans les profondeurs de notre âme ^[11]. Le fait de connaître Dieu de plus en plus nous rapproche de nous-mêmes, qui sommes l'œuvre de sa main ; et, en même temps, mieux connaître sa création, surtout en nous-mêmes, peut nous remplir d'émerveillement et d'amour pour le créateur.

C'est pourquoi nous suivons volontiers le conseil de saint Josémaria dans le dernier point de Chemin : « Éprends-toi de lui et tu ne l'abandonneras point » ^[12], que le bienheureux Alvaro complète en le retournant : « Ne l'abandonne pas, et tu t'éprendras de lui » ^[13]. Notre désir de le suivre de près, parfois à contre-courant, suffit à notre Seigneur pour nous insuffler un désir renouvelé de garder notre cœur dans l'amour.

Deuxièmement, nous savons qu'aimer Dieu est en fait une manière de s'identifier à Jésus-Christ, de permettre à sa confiance de porter du fruit en nous. Mais pour y

parvenir, nous avons également besoin de son aide. En effet, personne ne peut appeler Dieu Père, ni se considérer comme son fils, si ce n'est en Jésus-Christ. Or, si nous partageons tous la même vie que Jésus, chacun d'entre nous le fait de manière personnelle. Dieu a donné à chacun de nous des talents et des vertus particuliers, une personnalité unique, une façon de voir le monde qui nous est propre. C'est pourquoi la fidélité de chacun à Dieu n'est pas quelque chose d'uniforme, comme si elle était prise dans un moule, mais elle est personnelle, unique, forgée dans sa propre vie. Il n'y a donc aucun sens à se comparer à qui que ce soit, ni à se sentir jugé par qui que ce soit sur la base de modèles fixes.

« La fidélité est la fidélité à un engagement d'amour, et l'amour de Dieu est le sens ultime de la liberté [...] : “Prenez sur vous mon joug, devenez mes disciples, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos pour votre âme. Oui, mon joug est facile à porter, et mon fardeau, léger” » ^[14].

Enfin, en tant qu'enfants de Dieu, nous sommes tous frères et sœurs ; et dans le cadre de sa providence ordinaire — la manière dont il prend soin de nous — nous participons tous de manière égale à sa paternité divine : *nous prêtons tous main forte* à Dieu en étant de bons pères et de bonnes mères pour les autres.

En réalité, nous ne pouvons pas être les auteurs solitaires de nos vies, mais nous sommes des co-auteurs avec ceux qui nous entourent ; nous sommes les protagonistes de notre propre histoire et en même temps nous faisons partie de l'histoire des autres dans le grand livre de la vie. Nous comprenons ainsi que la fidélité de ceux qui nous entourent dépend de la nôtre. Et vice versa : pour contrebalancer notre faiblesse, il y a la force des autres. Cette attention et ce soin peuvent donc être dirigés, en premier lieu, vers les personnes de notre propre famille, naturelle et surnaturelle, et ensuite être étendus aux autres membres de l'Église. Et puisque « sur cent âmes, les cent nous intéressent » ^[15], elle s'adresse à la sainteté de tous ceux que le Seigneur met sur notre chemin : c'est la meilleure façon d'assurer notre propre fidélité, comme une vis et son écrou.

^[1]. John Donne, « Devotions upon Emergent Occasions », Méditation XVII. (traduction Franck Lemonde (PAYOT ET RIVAGES))

^[2]. Mgr Fernando Ocariz, *Lettre pastorale*, 19 mars 2022, n° 1.

^[3]. Saint Thomas d'Aquin, Somme théologique, II-II, c. 109, r. 1.

^[4]. Pape François, Exhort. ap. *Amoris lætitia*, n° 132.

^[5]. Guillaume Derville, « Le jour de la fête de saint Joseph : une fidélité qui se renouvelle, dans opusdei.org.

^[6]. La « loyauté » est souvent assimilée à la « fidélité » ; cependant, la première ne repose pas nécessairement sur une confiance fondée sur l'amour de l'autre, mais sur des aspects plus proches de la justice ; c'est pourquoi la « loyauté » ne se réfère pas toujours à une autre personne, mais à des idées, des valeurs ou des institutions.

^[7]. Mgr Fernando Ocariz, *Lettre pastorale*, 19 mars 2022, n° 4.

^[8]. Saint Josémariam, *Quand le Christ passe*, n° 111.

^[9]. Saint Josémaria, *Quand le Christ passe*, n° 116.

^[10]. Benoît XVI, Discours à la communauté de l'Académie Pontificale Ecclésiastique, 11 juin 2012.

^[11]. Cf. Saint Jean de la Croix, *La nuit obscure de l'âme*, II, 8, 5.

^[12]. Saint Josémaria, *Chemin*, n° 999.

^[13]. Bienheureux Álvaro del Portillo, *Lettre pastorale*, 19 mars 1992, n° 50.

^[14]. Mgr Fernando Ocariz, *Lettre pastorale*, 19 mars 2022, n° 8.

^[15]. Cf. Saint Josémaria, *Amis de Dieu*, n° 9.

[Retour au contenu](#)

(II) : Béni soit celui qui met sa confiance dans le Seigneur

Dans le mode d'emploi d'un appareil pour écouter de la musique, nous avons peut-être trouvé les mots « hi-fi ». La « high fidelity », haute-fidélité, est une garantie que le son reproduit est très proche de l'original. L'objectif, tant pour le musicien que pour l'auditeur, est d'assurer le meilleur contact avec le son initial, le premier enregistrement, sans l'altérer. C'est la fidélité comprise comme exactitude, comme capacité de garder quelque chose intact.

Cependant, dans la culture de l'ancien Moyen-Orient, où la révélation de Dieu au peuple d'Israël a eu lieu, la compréhension de la fidélité est quelque peu différente de cet usage. La fidélité n'est pas associée à la précision, mais l'accent est mis sur d'autres aspects tels que la solidité, la stabilité ou la permanence dans le temps ; la fiabilité, la loyauté et la véracité. En outre, dans le langage biblique, la fidélité est aussi étroitement liée à la miséricorde paternelle de Dieu, un domaine où il est peu judicieux de parler d'exactitude.

Pas comme les autres dieux

Si nous cherchons dans la Sainte Écriture une définition complète de la fidélité, nous n'en trouverons pas. En revanche, si nous ouvrons les livres sacrés pour savoir qui est fidèle, tant l'Ancien que le Nouveau Testament nous donnent une réponse claire : Dieu est fidèle (cf. Dt 32,4 ; 1 Co 1,9 ; 1 Th 5,24, parmi d'autres). Que signifie le fait que Dieu soit fidèle ? Pourquoi la fidélité est-elle une caractéristique du Seigneur si souvent affirmée ?

D'une part, le Dieu d'Israël est fidèle par opposition aux dieux des peuples voisins. « Dieu est le fondement de l'espérance ; mais pas n'importe quel dieu » ^[1]. Les mythes païens nous montrent des dieux qui se comportent de manière inconstante et capricieuse ; parfois ils sont bons, parfois ils sont mauvais, on ne sait jamais comment ils vont réagir. Il est donc déraisonnable de leur faire confiance. En Égypte et en Mésopotamie, par exemple, les dieux étaient souvent représentés sous la forme de taureaux, de lions, d'aigles, de dragons ou d'autres animaux. Par conséquent, le culte rendu à ces divinités était imprégné d'attitudes qui ressemblent à ce que nous ferions face à une bête menaçante : satisfaire sa faim, apaiser sa colère, ou simplement ne pas interrompre son repos.

Ce n'est pas le cas en Israël. La loi mosaïque, en effet, interdit de représenter le Seigneur par des figures de quelque nature que ce soit (cf. Ex 20,4 ; Lv 19,4). Le Dieu d'Israël accepte les sacrifices et les offrandes, mais il ne le fait pas parce qu'il en a besoin ou parce que son humeur en dépend (cf. Ps 50, 7-15 ; Dn 14, 1-27). Le fait que le Seigneur soit fidèle, contrairement aux faux dieux, signifie qu'il n'est pas capricieux et inconstant, que nous pouvons en quelque sorte prévoir comment il va agir. En même temps, cette fidélité n'implique pas que le Seigneur suive un modèle de comportement uniforme ou que sa façon d'intervenir dans l'histoire soit répétitive. Dieu est libre, transcendant et souverain, « il est tout le mouvement, toute la beauté et toute la grandeur » ^[2], donc sa fidélité à l'alliance n'exclut pas la nouveauté (cf. Is 43, 16-19).

Elle peut nous surprendre ou nous déconcerter. Dieu dit par la bouche du prophète Isaïe : « Car vos pensées ne sont pas mes pensées, et mes voies ne sont pas vos voies », oracle

de Yahvé. Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant sont élevées mes voies au-dessus de vos voies. » (Is 55, 8-9). Dieu sauve toujours son peuple, mais pas toujours de la même manière. C'est pourquoi « il peut toujours, avec sa nouveauté, renouveler notre vie et notre communauté et, même si la proposition chrétienne traverse des périodes d'obscurité et de faiblesse ecclésiales, elle ne vieillit jamais » [3].

En plus de cette différence, une déviation fréquente dans la relation de l'homme avec Dieu est celle de vouloir le contrôler ou l'utiliser à notre guise. C'est pourquoi la divination et les pratiques similaires étaient sévèrement interdites en Israël (cf. Lv 19, 26 et 31). Que Dieu soit fidèle à sa parole ne signifie pas que sa façon de se comporter soit toujours identique, et donc prévisible et contrôlable par les hommes. Nous pouvons être sûrs qu'il ne cessera jamais de nous aimer, même si nous ne savons souvent pas comment. Sa logique dépasse toujours la nôtre. Parfois, il peut nous donner plus que ce qu'il a promis, ou il peut accomplir une prophétie d'une manière inhabituelle. La « fidélité n'a rien de stérile ou de statique ; elle est créative » [4].

Un Dieu « riche en miséricorde et fidélité »

La Bible affirme que le Seigneur est fidèle par opposition aux faux dieux des peuples voisins ; mais, en réalité, le texte sacré l'affirme surtout par opposition à l'être humain : « Pourtant, celui qui est la Splendeur d'Israël ne se dément pas ni ne se repent : n'étant pas un homme, il n'a pas à se repentir » (1 S 15, 29). Contrairement à notre expérience humaine, le Seigneur dit toujours la vérité, il ne revient pas sur ses promesses : « Dieu n'est pas homme pour mentir, un fils d'Adam pour se rétracter. Va-t-il dire et ne pas agir, prononcer une parole et ne pas l'exécuter ? » (Nb 23, 19). Seul Dieu est absolument solide et digne de confiance, en qui on peut construire avec la certitude de ne pas être déçu. C'est pourquoi Benoît XVI peut dire : « Alors que tout passe et change, la Parole du Seigneur ne passe pas. Si les événements de la vie nous font sentir perdus et que toute certitude semble s'écrouler, nous avons une boussole pour nous orienter, nous avons une ancre pour ne pas aller à la dérive » [5].

Le livre de l'Exode nous raconte qu'après le péché du veau d'or, Dieu a renouvelé l'alliance avec son peuple sur le mont Sinaï. Puis, avant de donner à Moïse les tables de la Loi pour la deuxième fois, Dieu passe devant lui en disant : « Le Seigneur, le Seigneur, Dieu tendre et miséricordieux, lent à la colère, plein d'amour et de vérité » (Ex 34, 6). Ces paroles sont souvent considérées comme une seconde révélation du nom de Dieu, après celle qui avait eu lieu quelque temps auparavant, également avec Moïse. Cette description de Dieu est répétée, avec de légères variations, dans sept autres passages de divers livres de l'Ancien Testament [6]. C'est pourquoi saint Josémaria dit : « Si vous parcourez l'Écriture Sainte vous y découvrirez la présence constante de la miséricorde de Dieu [...] Quel sentiment de sécurité doit produire en nous la compassion du Seigneur ! »

[7]

Cependant, Israël sait que son Seigneur est compatissant et fidèle non seulement parce qu'il l'a dit à Moïse au Sinaï, mais surtout parce que le peuple l'a constaté dans sa propre histoire, en sa propre chair. Dieu a manifesté cette caractéristique de sa fidélité non pas simplement en la déclarant, mais en la montrant dans ses œuvres. La fidélité de Dieu est une expérience de salut qu'Israël a vécue à travers le temps. « Seigneur, tu es mon Dieu, je t'exalte, je rends grâce à ton nom, car tu as accompli projets et merveilles, sûrs et stables depuis longtemps » (Is 25, 1). Les œuvres de Dieu montrent sa fidélité ; Israël témoigne, à maintes reprises, que sa miséricorde ne disparaît pas face à l'infidélité des

hommes. « Oui, le Seigneur est bon, éternel est son amour, sa fidélité demeure d'âge en âge » (Ps 99, 5), chante le psalmiste. Et dans un autre passage : « Je le dis : C'est un amour bâti pour toujours ; ta fidélité est plus stable que les cieux » (Ps 88, 2).

La Vierge Marie, dans le Magnificat, exprime cette manière d'être de Dieu, si claire pour quiconque s'approche de l'histoire sainte. La mère de Jésus loue Dieu d'avoir remarqué son humilité, d'avoir fait de grandes choses en elle, « il se souvient de son amour, de la promesse faite à nos pères, en faveur d'Abraham et sa descendance à jamais » (Lc 1, 54-55). Saint Jean-Paul II a dit que « dans le Magnificat, cantique véritablement théologique parce qu'il révèle l'expérience que Marie fait du visage de Dieu, Dieu est non seulement le Puissant, pour qui rien n'est impossible, comme l'avait déclaré Gabriel (cf. Lc 1, 37), mais aussi le Miséricordieux, capable de tendresse et de fidélité envers tout être humain » [8].

Jésus est l'accomplissement des promesses

La fidélité est un attribut déterminant de Dieu dans sa relation avec l'humanité, en particulier avec son peuple en vertu de l'alliance. Et pour décrire la force de cette alliance, les prophètes ont recours à un certain nombre d'images. L'une d'entre elles est celle du **mariage**, que nous trouvons développée surtout dans les livres d'Osée, de Jérémie et d'Ézéchiél. Cette image met en évidence la miséricorde du Seigneur, qui est prêt à pardonner et à rétablir l'alliance malgré les infidélités répétées d'Israël. Une autre image est celle de la **paternité** et de la **maternité**. Le livre d'Isaïe l'utilise à plusieurs reprises, de manière poignante, pour souligner que Dieu n'abandonnera jamais son peuple : « Jérusalem disait : "Le Seigneur m'a abandonnée, mon Seigneur m'a oubliée". Une femme peut-elle oublier son nourrisson, ne plus avoir de tendresse pour le fils de ses entrailles ? Même si elle l'oubliait, moi, je ne t'oublierai pas » (Is 49, 14-16).

Jésus reprend tout cet héritage de fidélité et de miséricorde, incarné dans l'Ancien Testament, pour révéler la continuation en sa personne de cette œuvre divine. Ainsi, face à la foule, le Seigneur fait écho dans sa plainte à l'oracle d'Isaïe dans lequel il nous rappelle que Dieu ne nous oublie jamais : « Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous n'avez pas voulu ! » (Mt 23, 37). Jésus-Christ est peiné par la rébellion des hommes, par la dureté de leur cœur, face à l'insistance, la fidélité, de l'amour de Dieu.

S'inspirant également d'un passage du prophète Isaïe, qui affirme qu'Israël est la vigne du Seigneur (cf. Is 5, 7), Jésus résume l'histoire de la fidélité de Dieu face à l'infidélité des hommes en racontant la parabole des vignerons homicides (cf. Mc 12, 1-12). Là, après des refus successifs de prendre les fruits qui lui sont dus par l'intermédiaire de différents serviteurs, le propriétaire de la vigne décide d'envoyer son fils en dernier recours. Mais les vignerons le tuent. De même, la venue de Jésus, le Fils unique de Dieu, et sa mort sur la croix, sont la pleine manifestation de la fidélité et de la miséricorde du Dieu d'Israël ; après l'avoir envoyé mourir pour nous, Dieu ne peut rien faire de plus grand (cf. He 1, 1-2).

Les apôtres, au cours de leur prédication, étaient conscients de la relation entre le mystère pascal du Christ — sa passion, sa mort et sa résurrection — et la fidélité de Dieu à ses anciennes promesses. Le livre de l'Apocalypse nous dit que Jésus est « l'Amen, le témoin fidèle et vrai » (Ap 3, 14). Dans la deuxième lettre de saint Paul aux Corinthiens,

nous trouvons la déclaration la plus explicite à cet égard : « En fait, Dieu en est garant, la parole que nous vous adressons n'est pas "oui et non". Car le Fils de Dieu, le Christ Jésus, que nous avons annoncé parmi vous, Silvain et Timothée, avec moi, n'a pas été "oui et non" ; il n'a été que "oui" » (2 Co 1, 18-20). Et cette conviction est passée dans la foi de l'Église, qui a constamment proclamé que Jésus est l'accomplissement fidèle de tout ce que Dieu a promis (cf. 1 Co 15, 3-4).

Si nous ne sommes pas fidèles, lui est toujours fidèle

À propos de ceux qui n'ont pas cru au Christ pendant son séjour sur terre, saint Paul s'exprime ainsi, en mettant l'accent sur la grandeur du Seigneur : « Si certains ont refusé de croire, leur manque de foi va-t-il donc empêcher Dieu d'être digne de foi ? Loin de là ! » (Rm 3, 3-4) En Dieu, nous pouvons mettre toute notre confiance. « Aux uns, les chars ; aux autres, les chevaux ; à nous, d'invoquer le nom de Yahvé notre Dieu » (Ps 19, 8), dit le psalmiste, exprimant sa confiance dans le Seigneur plutôt que dans les stratégies humaines de combat. « Qui est Dieu, hormis le Seigneur ? le Rocher, sinon notre Dieu ? » (2 S 22, 32), dit l'Écriture Sainte dans ce qu'on appelle l'Hymne de David. Seul Dieu peut être considéré comme le rocher sur lequel on peut s'appuyer sans crainte et rechercher la protection. L'application du terme « Rocher » à Dieu est si fréquente dans l'Ancien Testament ^[9] que parfois on dit simplement « le Rocher » et on comprend que l'on parle de lui.

En insistant sur la fidélité de Dieu et en l'opposant souvent à l'inconstance humaine, l'Écriture Sainte ne semble pas laisser beaucoup de place à la fidélité humaine. Mais plutôt qu'une vision pessimiste de la force humaine, c'est une affirmation réaliste et profonde de notre faiblesse face à sa puissance. Il est ainsi plus facile de comprendre ce dur oracle transmis par Jérémie : « Maudit soit l'homme qui met sa foi dans un mortel, qui s'appuie sur un être de chair, tandis que son cœur se détourne du Seigneur. Il sera comme un buisson sur une terre désolée, il ne verra pas venir le bonheur. Il aura pour demeure les lieux arides du désert, une terre salée, inhabitable. Béni soit l'homme qui met sa foi dans le Seigneur, dont le Seigneur est la confiance. Il sera comme un arbre, planté près des eaux, qui pousse, vers le courant, ses racines. Il ne craint pas quand vient la chaleur : son feuillage reste vert. L'année de la sécheresse, il est sans inquiétude : il ne manque pas de porter du fruit » (Jr 17, 5-8).

Ce qu'il est important de comprendre, c'est que les êtres humains ne peuvent pas être fidèles dans le même sens que Dieu l'est. La réponse humaine à la fidélité du Seigneur n'est pas une conduite irréprochable, sans faille, mais la foi (cf. Gn 15, 6 ; He 11, 1). En effet, en hébreu, le même verbe est utilisé pour dire que Dieu est fidèle et pour dire qu'un homme croit en lui. Le Nouveau Testament appelle « fidèles » ceux qui croient en Jésus-Christ et le suivent (cf. Ac 10, 45). Ce que le Seigneur attend de nous, ce n'est pas que nous soyons fermes et solides comme lui, ce qui serait impossible, mais que nous mettions toute notre confiance en lui, comme l'a fait Marie et comme l'ont fait les saints, « car il est fidèle, celui qui a promis » (He 10,23). Et, surtout, le Seigneur veut que nous reconnaissons nos offenses et que nous en demandions pardon. « Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous égarons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous », dit la première lettre de Jean. « Si nous reconnaissons nos péchés, lui qui est fidèle et juste va jusqu'à pardonner nos péchés et nous purifier de toute injustice » (1 Jn 1, 8-9). Même si nous sommes pécheurs, le Seigneur ne nous laisse jamais seuls. « Si nous

manquons de foi, lui reste fidèle à sa parole, car il ne peut se rejeter lui-même » (2 Tm 2, 13).

« Notre fidélité n'est qu'une réponse à la fidélité de Dieu. Dieu qui est fidèle à sa parole, qui est fidèle à sa promesse » ^[10]. Dans la même veine, le prélat de l'Opus Dei a commenté : « La foi en la fidélité divine donne de la force à notre espérance, même si notre faiblesse personnelle nous conduit parfois à ne pas être totalement fidèles, dans les petites choses et peut-être, en certaines occasions, dans les grandes. La fidélité consiste donc à suivre, avec la grâce de Dieu, le chemin du fils prodigue » ^[11]. L'important est de toujours revenir à celui qui tient la promesse, de revenir dans la foi au Rocher qui nous attend toujours.

^[1]. Benoît XVI, Enc. *Spe Salvi*, n° 31.

^[2]. Saint Josémaria, *Amis de Dieu*, n° 190.

^[3]. Pape François, Exhort. ap. *Evangelii gaudium*, n° 11.

^[4]. Benoît XVI, Homélie, 12 septembre 2009

^[5]. Benoît XVI, Angelus, 12 décembre 2010.

^[6]. Cf. Nb14, 17-18 ; Dt 7, 9-10 ; Ps 86, 15 ; 145, 8 ; Jl 2, 13 ; Na 1, 3.

^[7]. Saint Josémaria, *Quand le Christ passe*, n° 7.

^[8]. Saint Jean Paul II, Audience, 6 novembre 1996.

^[9]. Cf. par exemple Dt 32, 4 ; 1 S 2, 2 ; 2 S 22, 2 ; Ps 19, 15 ; 28, 1 ; 71, 3 ; Is 1, 10 ; Ha 1, 12 parmi d'autres.

^[10]. Pape François, Homélie, 15 avril 2020.

^[11]. Mgr Fernando Ocariz, *Lettre pastorale*, 19 mars 2022.

[Retour au contenu](#)

(III) : pour faire du temps un allié

Il suffit parfois de lire quelques pages de la vie de Jésus pour ressentir avec lui la joie et la fatigue d'évangéliser. Comme ce jour où il a multiplié les pains et les poissons pour nourrir des milliers de personnes : plus tard dans la nuit, il s'approchera de la barque des disciples, marchant sur l'eau ; et enfin, lorsqu'ils arriveront à Génésareth, il guérira tous les malades (cf. Mt 14, 13-36). Pour ceux qui ont suivi le Christ, ces journées ont dû être inoubliables. Son amour et sa puissance ont rempli le cœur des gens simples, de ceux qui se sont laissé interpeller par la nouveauté qu'ils avaient sous les yeux. Mais nous avons également lu que ce n'était pas le cas pour tout le monde. Lors de ces mêmes journées, certains chefs religieux, apparemment préoccupés de la fidélité à Dieu par l'observation de mille préceptes extérieurs, ont demandé à Jésus : « Pourquoi tes disciples transgressent-ils la tradition des anciens ? » (Mt 15, 2). Le contraste entre le simple et l'alambiqué est très net. Les scribes accusent Jésus et ses disciples d'être infidèles et négligents dans leurs rapports avec Dieu. Mais le Seigneur saisit cette occasion pour montrer où se trouve le cœur d'une vie authentiquement fidèle.

Fidélité basée sur des conversions successives

Une vie vraiment fructueuse, qui lui vaudra le compliment de Dieu lorsqu'elle arrivera à son terme : « serviteur bon et fidèle », ne se trouve ni seulement dans les mots, ni dans le simple accomplissement des préceptes extérieurs. En effet, aussi bien les mots que l'accomplissement des préceptes supposent une vraie fidélité de cœur. Jésus reprend des phrases fortes du prophète Isaïe pour exprimer cela : « Vous avez annulé la parole de Dieu au nom de votre tradition ! Hypocrites ! Isaïe a bien prophétisé à votre sujet quand il a dit : “Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi”. C'est en vain qu'ils me rendent un culte » (Mt 15, 6-9). Quand on vit ainsi, explique Benoît XVI, « la religion perd son vrai sens, qui est de vivre dans l'écoute de Dieu pour faire sa volonté [...] et donc de vivre bien, dans une vraie liberté ; et elle se réduit à la pratique de coutumes secondaires, qui satisfont plutôt le besoin humain de se sentir à l'aise avec Dieu »^[1].

Plusieurs de ces docteurs de la loi, qui vivaient maintenant avec cette piété extérieure et cette tendance à relever les trébuchements des autres, avaient certainement goûté dans leur jeunesse l'expérience du vrai Dieu. Il est certain qu'à cette époque lointaine, ils avaient répondu avec générosité, avec un vrai empressement, à l'invitation pleine de fraîcheur de partager leur vie avec Dieu. Nous y avons peut-être pensé plus d'une fois, en lisant des passages de ce type. Mais qu'est-il arrivé à ce premier amour ? Assurément, on ne peut pas dire que ces scribes étaient *fidèles* uniquement parce qu'ils n'avaient jamais quitté leur profession de chefs religieux. Mais alors, qu'est-ce que la fidélité ?

Lorsque saint Josémaria réfléchit au type de relation qui unit un chrétien à l'Église, il précise qu'il ne s'agit pas d'un simple « rester ». Il ne s'agit pas seulement d'être inscrit dans les registres des actes de baptême, d'assister à certaines cérémonies, et d'être simplement répertorié comme membre : « Le christianisme n'est pas un chemin commode : il ne suffit pas d'être *dans l'Église* et de laisser passer les années. Dans notre vie, dans la vie des chrétiens, la première conversion est importante — ce moment unique, dont chacun se souvient, où l'on découvre clairement tout ce que nous demande le Seigneur ; mais plus importantes encore, et plus difficiles, se révèlent les conversions

suivantes. La vraie fidélité n'a rien de passif : elle n'est pas un simple "ne pas être dehors", mais suppose une attitude vivante, ouverte à la nouveauté du temps, faite de "conversions successives" » [2]. Pour construire une vie fidèle, nous devons garder bien présent à l'esprit que nous sommes des êtres temporels, avec une histoire : nous nous formons dans le temps.

La fausse sécurité de l'immédiat

Le désir de comprendre en profondeur la réalité du temps a retenu l'attention des penseurs et des artistes, de l'Antiquité à nos jours. Au cinéma, par exemple, beaucoup d'histoires réalisent des expériences avec le temps : elles jouent avec la possibilité de le mettre en pause, de le faire avancer ou reculer, ou même de l'éliminer. La durée fait partie du mystère de la vie humaine. « Mon esprit s'est enflammé du désir de connaître cette énigme des plus complexes » [3], confesse saint Augustin. Ce rapport au temps prend une signification particulière aujourd'hui, dans une culture de plus en plus habituée à l'immédiateté. Face à la possibilité de vivre « ici et maintenant » tant d'aspects de notre existence, de la communication à l'obtention de biens ou d'émotions, tout ce qui demande du temps pour porter des fruits, déployer sa beauté, grandir, devient étrange et inaccessible. Et la fidélité est l'une de ces expériences.

Le mot « temps » peut être synonyme d'opportunité, de développement, de vie... mais aussi de retard, d'éphémère, d'ennui. Comment pouvons-nous voir dans le temps un allié plutôt qu'un ennemi ? Comment pouvons-nous voir le temps comme le canal voulu par Dieu pour qu'une vie heureuse, pleine de fécondité, de relations et de paix, puisse croître en nous ? La fidélité, qui n'est pas une émotion immédiate ou une récompense instantanée, est toujours accompagnée d'une certaine incertitude, d'une certaine indétermination ; elle est toujours en devenir. Et c'est bien, car cela exige de nous une attitude d'attention constante ; cela nous amène à être toujours créatifs dans l'amour.

Puisqu'il s'agit d'un bien qui naît entre deux personnes, la fidélité est toujours soumise à la tentation de vouloir remplacer cette « incertitude positive », qui a besoin de temps, par des sécurités que nous verrouillons nous-mêmes, mais qui laissent souvent l'autre personne de côté. Oui, nous pouvons être tentés d'éliminer mentalement l'autre personne, de la remplacer par une certitude immédiate, à notre mesure. Et c'est ce qui arrive parfois au peuple d'Israël dans sa relation avec Dieu : la Bible montre la frontière ténue entre la fidélité au vrai Dieu et l'idolâtrie, la foi en ce que nous pouvons construire et contrôler de nos propres mains.

La scène du peuple bien-aimé de Dieu construisant un objet en métal pour l'adorer est impressionnante. « Tout le peuple se dépouilla des boucles d'or qu'ils avaient aux oreilles et ils les apportèrent à Aaron. Il reçut l'or de leurs mains, le façonna au burin et en fit un veau en métal fondu. Ils dirent alors : "Israël, voici tes dieux, qui t'ont fait monter du pays d'Égypte" » (Ex 32, 3-4). Qu'est-ce qui a pu les conduire à une telle confusion ? Qu'est-ce qui leur a fait croire qu'ils avaient été abandonnés par celui qui les avait pourtant sauvés et accompagnés dans leur voyage ? La réponse est donnée dans les pages de la Sainte Écriture : ils l'ont fait parce que « Moïse tardait à descendre de la montagne » (Ex 32, 1). Ils ont été trahis par leur propre urgence à accélérer le calendrier de Dieu ; ils ont été poussés par le besoin d'avoir à portée de main une assurance mesurable, quantifiable, au lieu de s'abandonner à la sécurité de la foi.

Qu'est-ce qui distingue donc l'idolâtrie de la fidélité ? Nous adorons de faux dieux lorsque nous nous laissons tenter par la recherche de la sécurité ; non pas une sécurité basée sur l'amour d'une autre personne, sur le don qu'est l'autre, mais une sécurité basée sur l'affirmation de soi : sur l'assurance que nous sommes capables de tout contrôler. Ces idolâtries ont connu beaucoup de variantes au cours des siècles qui nous séparent de cet épisode du veau d'or. Aujourd'hui encore elles prennent des formes diverses : des personnes sur lesquelles nous plaçons des attentes que seul Dieu peut combler ; notre carrière professionnelle, comme moyen de récolter des applaudissements ; un hobby qui nous prive du temps que nous devons à nos proches ; ou même des aspects de notre piété qui nous conduisaient autrefois au vrai Dieu.

Dans les moments difficiles, lorsque notre intérieur s'agite et que nous voulons échapper au vertige du temps, lorsque nous voulons nous dire que nous comptons, que nous ne sommes pas insignifiants, nous pouvons être tentés de construire des dieux en métal. La fidélité signifie alors démasquer ces sécurités en carton, et mettre sa confiance en Dieu. « La foi est la base de la fidélité. Non pas une vaine confiance dans nos capacités humaines, mais la foi en Dieu, qui est le fondement de l'espérance » [4].

L'affectivité nous aide à connaître la vérité

« La fidélité embrasse toutes les dimensions de notre vie, car elle implique toute la personne : l'intelligence, la volonté, les sentiments, les relations et la mémoire » [5] C'est pourquoi Jésus réclame pour Dieu non seulement des paroles, non seulement l'accomplissement de certains préceptes extérieurs, mais aussi le cœur : « Je veux la miséricorde, non le sacrifice », dit-il en citant le prophète Osée (cf. Mt 9, 13). Ainsi, à la question d'un pharisien sur le plus grand commandement, il répond, toujours avec les mots de l'Écriture : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit. Voilà le grand, le premier commandement » (Mt 22, 37-38).

Dans sa catéchèse sur l'Esprit Saint, saint Jean-Paul II a expliqué comment la troisième personne de la Trinité « pénètre et mobilise tout notre être : intelligence, volonté, affectivité, corporalité, afin que notre "homme nouveau" puisse imprégner l'espace et le temps de la nouveauté de l'Évangile » [6]. Le Seigneur, justement parce qu'il souhaite ardemment notre bonheur, ne veut pas que nous soyons intérieurement fracturés : il insiste pour que nous vivions une relation transparente avec lui, intégrant de plus en plus notre intelligence, nos désirs, nos émotions et nos décisions petites ou grandes... le tout en constante maturation dans le temps. Ce développement harmonieux de nos facultés est fondamental pour construire des relations pleines de fidélité.

« Je veux aussi que vous ayez des affections, disait saint Josémaria à ce sujet, car si une personne ne met pas son cœur dans ce qu'elle fait, elle est désagréable et spirituellement déformée » [7]. Souvent, à la fin de ses réunions avec toutes sortes de personnes, le fondateur de l'Opus Dei bénissait « les affections », les sentiments de ceux qui venaient l'écouter, car nous devons justement mettre du cœur dans ce que nous faisons. « Jésus, en tant que vrai homme, vivait les choses avec une charge émotive. C'est pourquoi le rejet de Jérusalem lui faisait mal (cf. Mt 23, 37), et cette situation lui arrachait des larmes (cf. Lc 19, 41). Il compatissait aussi à la souffrance des personnes (cf. Mc 6, 34). En voyant pleurer les autres, il était ému et troublé (cf. Jn 11, 33), et lui-même a pleuré la mort d'un ami (cf. Jn 11, 35). Ces manifestations de sa sensibilité montraient jusqu'à quel point son cœur humain était ouvert aux autres » [8].

L'affectivité est un espace de formation, de croissance, d'apprentissage ; elle nous dit des choses vraies sur nous-mêmes et sur nos relations. Intégrer cet aspect dans notre réponse à Dieu est essentiel pour pouvoir prendre des décisions qui engagent notre vie dans le temps. Dans ce domaine, nous devons veiller à éviter deux extrêmes : celui de ceux qui nient la valeur des affects, choisissant de les faire taire et de faire comme s'ils n'existaient pas ; ou celui de ceux qui font de l'impulsion affective la seule instance de décision. Dans les deux cas, le résultat est une fragilité qui conduit généralement soit à la rigidité de ceux qui s'attachent à une idole, soit à la désorientation de ceux qui changent continuellement de cap, se laissant emporter par la perception la plus immédiate. Aucun des deux cas ne crée un terrain où puisse grandir une fidélité joyeuse.

Si nous n'apprenons pas à relier nos émotions à la réalité qui nous entoure, et à la nôtre, apparaîtra alors la peur de l'avenir, la peur des grandes décisions, la fragilité du « je le veux » que nous avons dit un jour. En revanche, une formation émotionnelle qui fait également appel à l'intelligence rend possible une vie stable, dans laquelle nous profitons des bonnes choses et gérons les moins bonnes avec sérénité.

Réveiller notre vocation à l'amour

Lors d'une autre de ces journées épuisantes, Jésus se repose près du puits. Une femme qui n'appartient pas au peuple juif l'y rencontre. Le Seigneur connaît le cœur de la Samaritaine : il sait qu'elle a eu une vie troublée, qu'elle a beaucoup souffert, que son cœur est plein de blessures. Et c'est précisément parce qu'il connaît son for intérieur, le profond désir de bonheur qui l'anime, son aspiration à la paix véritable, qu'il va rapidement au cœur de sa vie. « Tu as raison de dire que tu n'as pas de mari : des maris, tu en as eu cinq, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari ; là, tu dis vrai » (Jn 4, 17-18), lui dit-il. La Samaritaine s'était peut-être résignée à l'idée que la fidélité n'est pas possible ; peut-être même pensait-elle que nous ne sommes pas faits pour de si grandes choses.

Peut-être avons-nous vécu des expériences similaires dans notre propre vie ou dans celle de personnes que nous aimons. Mais tout cela n'est pas un obstacle pour recommencer une vie de fidélité, synonyme de bonheur. Comme à cette femme qui, sans le savoir, est sur le point de devenir un disciple, Jésus nous parle de réécrire notre vie : « Celui qui boira de l'eau que moi je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissant pour la vie éternelle » (Jn 4, 14). Jésus sait comment s'introduire dans le cœur blessé de cette femme : « Il a adressé une parole à son désir d'un amour vrai, pour la libérer de tout ce qui obscurcissait sa vie et la conduire à la joie pleine de l'Évangile » ^[9]. Le Christ s'accorde avec la profonde vocation à l'amour de la Samaritaine, prend en charge son histoire et l'invite à une nouvelle conversion : c'est « l'appel de l'amour de Dieu à notre amour, dans une relation où la fidélité divine précède toujours » ^[10].

^[1]. Benoît XVI, *Angélus*, 2 septembre 2012.

^[2]. Saint Josémaria, *Quand le Christ passe*, n° 57.

^[3] ; Saint Augustin, *Confessions*, livre XI, ch. XXII.

- [4]. Mgr F. Ocariz, *Lettre pastorale*, 19 mars 2022, n° 7.
- [5]. *Ibid.*, n° 1.
- [6]. Saint Jean Paul II, *Audience*, 21 octobre 1998.
- [7]. Saint Josémaria, notes prises lors d'une réunion de famille, 2 octobre 1972.
- [8]. Pape François, *Amoris lætitia*, n° 144.
- [9]. Pape François, *Ibid.*, n° 294.
- [10]. Mgr. F. Ocariz, *Lettre pastorale*, 19mars 2022, n° 2.

[Retour au contenu](#)

(IV) De génération en génération - Fidélité

« Le Seigneur a déjoué les plans des nations, anéanti les projets des peuples » (Ps 32, 10). Ce verset du psalmiste peut nous sembler un peu dur, si nous pensons à nos projets personnels. Cependant, si nous sommes attentifs, le psaume fait référence à la fragilité de ce qui est construit sans Dieu, en posant les fondations « sur du sable » (cf. Mt 7, 26). C'est pourquoi le psalmiste poursuit : « Le plan du Seigneur demeure pour toujours, les projets de son cœur subsistent d'âge en âge » (Ps 32, 11). L'Écriture Sainte nous rappelle de multiples façons la faiblesse du purement humain, aussi fort qu'il puisse paraître, face à l'énorme solidité de tout ce que Dieu initie dans l'histoire, malgré son apparente fragilité. Et l'Opus Dei est précisément l'un de ces projets du cœur de Dieu qui, au fil du temps, se déploie de génération en génération.

Avec la fraîcheur du 2 octobre 1928

Si nous devons résumer en une seule phrase le grand « projet » du cœur de Dieu qu'est l'Opus Dei, nous pourrions probablement le faire avec ces paroles de Jésus qui ont résonné dans le cœur de saint Josémariam le 7 août 1931 : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai à moi tous les hommes » (Jn 12, 32). En réalité, ce projet du Seigneur est beaucoup plus ancien que l'Œuvre : il s'agit d'un plan en cours depuis plus de deux mille ans, qui explique la raison d'être de la vie de toute l'Église ; un projet auquel sont appelés des hommes et des femmes de toute race, langue, époque et condition pour former un seul peuple. Cependant, le 2 octobre 1928, Dieu a voulu donner une nouvelle impulsion à ce projet, en créant une nouvelle famille au cœur de son Église. C'est ainsi que saint Josémariam a résumé l'intuition de ce moment : « Pour que, dans toutes les parties du monde, il y ait des chrétiens, personnellement et librement dévoués, qui seront d'autres Christs » ^[1].

L'Œuvre est très jeune par rapport à l'Église et à tant d'institutions qui ont vu le jour au cours de son histoire. Pourtant, à l'approche de son premier centenaire, et alors que nous percevons l'évolution des circonstances historiques par rapport au moment de la fondation, il est logique de se demander comment nous pouvons rester fidèles à ce charisme divin. « Le centenaire sera un temps de réflexion sur notre identité, notre histoire et notre mission » ^[2], a écrit le prélat de l'Opus Dei. L'idée de déployer, sous la protection de l'Église, ce souci d'être toujours plus fidèle nous remplit de paix. L'Esprit Saint a su faire de son Église un peuple fidèle au milieu de tant de vicissitudes de l'histoire, l'encourageant pour ne pas perdre sa fraîcheur et sa fécondité. Pour cette raison, c'est précisément du plus profond de l'Église que nous pourrions transmettre l'Opus Dei aux générations futures, « avec la même force et la même fraîcheur d'esprit que notre Père avait le 2 octobre 1928 » ^[3]. Contribuer à cette continuité fidèle fait également partie de notre chemin.

Pour être une armée, prendre soin de la famille

Saint Josémariam utilisait souvent les mots « famille et armée » pour décrire le caractère intime de la nouvelle réalité que Dieu lui avait demandé de fonder. Cette continuité fidèle a donc beaucoup à voir avec la mise à jour de cette description, avec le maintien de ces deux poumons bien oxygénés. Se souvenir que l'Œuvre a été voulue par Dieu comme une famille nous aidera, tout d'abord, à garder à l'esprit que les liens qui nous unissent

ne sont pas d'abord le fruit de notre libre choix, mais de l'acceptation d'un don reçu, tout comme nous n'avons pas choisi nos parents ou nos frères et sœurs. Le poids que peuvent avoir les affinités de caractère, d'âge ou de toute autre nature est secondaire : il n'est pas déterminant lorsqu'il s'agit d'offrir notre affection. C'est pourquoi D. Javier, deuxième successeur de saint Josémaria, répétait souvent : « Que vous vous aimiez les uns les autres ». C'est une invitation à redécouvrir la vie de nos frères et sœurs, à n'exclure personne de notre amitié.

Ce caractère familial de l'Opus Dei a aussi, dès le début, deux caractéristiques fondamentales que nous pourrions résumer ainsi : nous sommes un foyer et nous avons un air de famille. Le foyer est l'espace qui permet l'intimité et la croissance dans un climat agréable d'appréciation mutuelle. On comprend donc l'importance de la continuité fidèle du travail de l'Administration des centres de l'Opus Dei, « l'apostolat des apostolats », comme l'appelait saint Josémaria, et la nécessité de l'engagement de chacun pour faire un foyer.

En même temps, comme dans toutes les maisons, nous avons aussi un air de famille propre, reconnaissable partout, mais qui présente aussi toute la variété de l'extension territoriale de l'Œuvre. Cet air est marqué par le caractère laïc — nous sommes des chrétiens au milieu du monde, égaux aux autres — par l'élégance de celles et de ceux qui valorisent la bonne éducation pour le vivre-ensemble, et par notre propre histoire. Les coutumes et les traditions de la vie familiale, qui nous relient à nos origines, nous aident à savoir que nous faisons partie de quelque chose qui nous transcende ; elles nous donnent une clé pour nous situer correctement dans le monde : non pas comme des individus isolés, mais précisément comme des membres d'une famille. En outre, les centres de l'Opus Dei ont toujours été des maisons ouvertes à tous ceux qui souhaitent participer à leurs activités ; « ils doivent être des lieux où beaucoup de gens trouvent un amour sincère et apprennent à être de vrais amis » [4].

D'autre part, se rappeler que l'Opus Dei est une armée signifie comprendre notre vie dans les mêmes termes que celle de Jésus. Puisqu'« il n'est pas possible de séparer la vie intérieure et l'apostolat, comme il n'est pas possible de séparer chez le Christ son être de Dieu fait homme et sa fonction de Rédempteur » [5], nous autres chrétiens nous ne pouvons pas non plus comprendre l'apostolat comme une simple activité extérieure, mais comme quelque chose de constitutif : « Nous ne faisons pas de l'apostolat, nous sommes des apôtres » [6]. En ce sens, le pape François a souligné que « la nouvelle évangélisation doit impliquer un nouveau protagonisme de chacun des baptisés. Cette conviction devient un appel adressé à chaque chrétien, afin que personne ne remette à plus tard son engagement dans l'évangélisation, car si quelqu'un a vraiment fait l'expérience de l'amour de Dieu qui le sauve, il n'a pas besoin de beaucoup de temps de préparation pour aller le proclamer » [7]. L'Œuvre a été et est une armée parce qu'elle existe pour apporter à tous les hommes le bonheur de vivre avec Dieu.

De l'éblouissement à l'amour

Le premier chapitre de *Forge* rassemble de nombreuses réflexions de saint Josémaria sur la vocation. Le chapitre s'intitule « Éblouissement » parce qu'un appel de Dieu, lorsqu'il est authentique, implique un élargissement étonnant des horizons, une révélation de l'amour très personnel de Dieu pour chacun d'entre nous. Le centre lumineux de cet éblouissement ne peut être autre que Jésus, qui est celui qui appelle et auquel nous répondons. Pourtant, nous avons tous fait l'expérience de la manière dont le

Christ utilise l'attrait exercé par les chrétiens pour se faire connaître : l'Église participe à sa beauté (cf. Ep 5, 27). C'est pourquoi l'appel du Christ à le suivre dans l'Opus Dei va de pair avec un aperçu éblouissant de la vie de cette famille : d'une manière ou d'une autre, nous avons tous senti que c'était notre lieu pour vivre près de Dieu.

Si nous pensons à notre vocation à l'Opus Dei par analogie avec l'expérience de l'amour humain, nous pouvons trouver quelques pistes pour notre chemin. Dans l'amour entre époux, l'écoulement du temps permet de passer du coup de foudre à l'amour. Il s'agit d'un progrès, et non d'une régression, dans lequel un certain enthousiasme peut s'estomper, les faiblesses de l'être aimé apparaître à nos yeux. Mais c'est précisément cet ancrage, ce contact avec la réalité, qui permet l'émergence du véritable amour : un amour pour lequel on est capable de se donner à quelqu'un qui n'est pas parfait, avec la conviction que c'est lui qui donne un sens à notre vie. Dans cette progression, les deux trouvent de plus en plus de raisons de s'aimer, et leur vie commune acquerra une solidité qu'elle n'avait pas aux premiers instants. Si, en revanche, ils se laissent gagner par la tiédeur et le désenchantement, l'amour régressera ; le passage nécessaire du coup de foudre à l'amour n'aura pas lieu. La tiédeur, en effet, est une maladie de la volonté, qui semble incapable de se mobiliser, une fois l'enthousiasme passé ; le désenchantement, en revanche, est un défaut de l'intelligence, incapable d'assumer adéquatement sa propre imperfection et celle des autres. Ce sont donc deux ennemis qu'il faut démasquer pour pouvoir vivre dans l'amour tout au long de la vie.

Nous comprendrons, tout d'abord, que l'éblouissement pour l'Œuvre, comme chemin d'union avec Jésus, est un signe de vocation qui ne peut être ignoré dans le travail de discernement. Nous saurons alors apprécier les aspects positifs du passage de cet éblouissement initial à une considération plus sereine de la réalité, à un éblouissement plus profond, plus mature, dépassant des situations idéales qui nous rendraient incapables d'aimer. Enfin, nous arriverons à pouvoir lire notre vie dans celle de nos frères et sœurs « qui nous ont précédés sur le chemin et nous ont laissé un précieux témoignage que cela en vaut la peine » [8].

Faire grandir l'héritage

Le désir de laisser un héritage, souvent matériel, à la génération suivante est caractéristique d'une famille. De fait, déshériter un enfant a toujours été considéré comme l'une des punitions les plus terribles qu'un parent puisse infliger. En même temps, le désir de faire grandir l'héritage reçu, afin de le transmettre, amélioré, aux générations successives, est également caractéristique de la famille. Au fil des années, les hommes et les femmes qui rejoignent l'Opus Dei reçoivent un héritage accru de ceux qui les ont précédés. Ainsi, à l'esprit que Dieu a donné à saint Josémaria, héritage fondamental dont l'Œuvre ne peut se défaire, s'ajoutent à la fois certaines manières de vivre notre esprit, spécifiques à chaque moment, et certaines œuvres d'apostolat collectif, fruit de la magnanimité de ceux qui nous ont précédés. La tâche de chaque génération sera de transmettre l'esprit de l'Œuvre bien vivant, en adaptant ces façons circonstanciées de le mettre en pratique, propres à chaque époque, et en renouvelant l'élan requis par les différentes œuvres apostoliques collectives.

La tâche d'accroître l'héritage de l'Opus Dei exige, en premier lieu, un important effort personnel pour se former dans l'esprit de l'Œuvre et approfondir toujours plus la vie de saint Josémaria, bien conscients qu'il nous transmettait un charisme divin. Ce sont les œuvres de Dieu qui rendent l'histoire féconde, et non les événements humains, aussi

brillants qu'ils puissent paraître à première vue. Pour cette raison, il sera de plus en plus important d'approfondir notre compréhension de ce que Dieu a voulu le 2 octobre 1928.

En deuxième lieu, nous devons nous attacher à une conviction de saint Josémaria qui nous aidera à « être Opus Dei » dans nos propres coordonnées spatio-temporelles : la modernité radicale de l'Évangile vis-à-vis des différentes cultures, la première donnant vie aux secondes. Ainsi, ce qui est vraiment nouveau, à savoir l'Évangile — surtout lu à la lumière du charisme de l'Opus Dei — éclairera les ombres de certaines manifestations culturelles apparemment modernes, qui naissent de la confusion et du mensonge du péché. Il faut pour cela distinguer avec sagesse et délicatesse d'un côté ce qui constitue l'esprit et de l'autre ce qui est une concrétisation qui peut changer, et qui a d'ailleurs changé au fil du temps. Dans ce domaine, le pape encourage tous les chrétiens à ne pas se réfugier dans le « cela a toujours été fait de cette façon », car une telle attitude « tue la liberté, tue la joie, tue la fidélité à l'Esprit Saint qui va toujours de l'avant, qui porte l'Église en avant » [9].

Saint Josémaria a résumé l'éternelle nouveauté de l'esprit de l'Œuvre en une phrase lapidaire : « l'Opus Dei est à la fois ancien et nouveau comme l'évangile » [10]. La conscience sereine de cette modernité nous conduit vers un apostolat libre et responsable, qui s'adapte à chaque personne « comme un gant à la main », afin de pouvoir transmettre l'Évangile dans notre monde. « Jésus-Christ aime particulièrement ceux qui cherchent à avoir la vie qu'il a voulue et prêchée », a-t-il écrit un jour. Et l'Opus Dei, sans normes accidentelles rigides, pour ne pas entraver par des dispositions désuètes l'adaptabilité de l'Œuvre aux temps, aux réalités de l'union, de la paix et de la charité, crée une organisation de catholiques instruits et cohérents pour l'action sociale et publique » [11].

Enfin, l'accroissement de l'héritage de l'Opus Dei exige aussi — Dieu et l'Œuvre y comptent — de la créativité pour revitaliser les œuvres apostoliques existantes, quand cela est opportun, et pour en susciter de nombreuses nouvelles, de nature très diverse. La fidélité institutionnelle nous amènera parfois à nous efforcer de maintenir des œuvres que d'autres ont commencées, en leur donnant la vigueur que chaque époque exige. Améliorer ce que d'autres ont commencé est un signe de maturité chez ceux qui font partie d'une institution qui avance dans le temps.

Une paternité qui continue

Bien que certaines voix dans le débat culturel aient postulé la « mort du père » comme condition préalable à l'émancipation de l'être humain, les conséquences de cette proposition sont là pour que chacun puisse les voir et en juger par lui-même : les gens sont plus isolés et donc plus vulnérables. Ce qui était censé conduire à la liberté a conduit à un plus grand esclavage. Dans une famille, le père n'est finalement pas un obstacle à la liberté, mais une condition nécessaire pour que la famille elle-même existe et remplisse sa mission : nous permettre d'aimer, nous offrir un lieu sûr pour grandir sainement.

Dans l'Opus Dei, la paternité confiée à notre Père se poursuit dans la personne de ses successeurs. Cette paternité nous rappelle que nous sommes les enfants bien-aimés du Père des cieux, elle anime notre amour de Dieu et des autres, elle nous soutient dans la fidélité aux appels de Dieu et au patrimoine familial — l'esprit de l'Œuvre — dont il nous incombe à tous de prendre soin. Qu'il revienne au Prélat de l'Opus Dei, avec ses conseils

qui l'aident dans sa tâche de gouvernement, de discerner ce qui appartient à l'esprit de l'Œuvre et ce qui est modifiable ^[12], ne répond pas à des critères d'organisation institutionnelle, mais à la nature familiale de l'Opus Dei dans l'Église. La paternité dans l'Œuvre est donc une preuve supplémentaire de la miséricorde de Dieu à notre égard ; c'est une manifestation que « le ciel s'est engagé à ce que l'Œuvre se réalise » ^[13].

« Je pense à l'Œuvre et je reste sans voix » ^[14]. Ces propos de saint Josémaria ne reflètent pas l'émotion passagère d'un amour adolescent, incapable de percevoir les difficultés, et qui annule la capacité d'amélioration. Ils reflètent plutôt l'amour vivant de celui qui laisse la grâce de Dieu agir dans son cœur, année après année. Pour être des maillons de cette chaîne, de l'histoire qui a commencé en 1928, nous avons besoin d'un tel cœur.

^[1]. Cf. A. Vazquez de Prada, *Le fondateur de l'Opus Dei*, I.

^[2]. Mgr F. Ocariz, *Message*, 10 juin 2021.

^[3]. Mgr F. Ocariz, *Lettre pastorale*, 19 mars 2022, n° 12.

^[4]. Mgr F. Ocariz, *Lettre pastorale*, 1^{er} novembre 2019, n° 6.

^[5]. Saint Josémaria, *Quand le Christ passe*, n° 122.

^[6]. Mgr F. Ocariz, *Lettre pastorale*, 14 février 2017, n° 9.

^[7]. Pape François, Exh. ap. *Evangelii gaudium*, n° 120.

^[8]. Mgr F. Ocariz, *Lettre pastorale*, 19 mars 2022, n° 5.

^[9]. Pape François, *Homélie*, 8 mai 2017.

^[10]. Saint Josémaria, *Entretiens*, n° 24.

^[11]. Saint Josémaria, *Instruction pour l'Œuvre de Saint Gabriel*, n° 14.

^[12]. C. Mgr F. Ocariz, *Lettre pastorale*, 19 mars 2022, n° 11.

^[13]. Saint Josémaria, *Instruction*, 19 mars 1934, n° 47.

^[14]. Cf. Mgr X. Echevarria, *Lettre pastorale*, août 2014.

[Retour au contenu](#)

(V) : Dans sa pureté originelle, dans sa radieuse nouveauté

« Mais je vous l'ai dit afin que, lorsque leur heure sera venue, vous vous souveniez que je vous l'ai annoncé. » (Jn 16, 4). Ces paroles prononcées par Jésus lors de la dernière Cène sont résolument projetées vers l'avenir : elles nous font lire aujourd'hui sa prière sacerdotale comme si elle nous était adressée, comme une sorte de testament toujours vivant. Une grande partie de ce que le Seigneur confie à ses disciples dans ces derniers moments concerne l'envoi de l'Esprit Saint : « Quand il viendra, lui, l'Esprit de vérité, il vous conduira dans la vérité tout entière. En effet, ce qu'il dira ne viendra pas de lui : mais ce qu'il aura entendu, il le dira ; et ce qui va venir, il vous le fera connaître » (Jn 16, 13). Cette tension vers l'avenir doit nous amener à nous demander à tout moment : « Qu'est-ce que le Seigneur attend de nous, chrétiens, aujourd'hui ? » C'est la question que le prélat de l'Opus Dei s'est posée quelques mois après avoir reçu sa charge du Seigneur. Et il a répondu : « Que nous allions à la rencontre des préoccupations et des besoins des gens, pour apporter à tous l'Évangile dans sa pureté originelle et, en même temps, dans sa radieuse nouveauté » [1].

Dieu continue de se donner à l'humanité

La passion, la mort et la résurrection de Jésus, qui constituent le cœur de la révélation de Dieu à l'humanité, ont eu lieu dans un lieu et à un moment historique précis. Il ne s'agit cependant pas d'un événement passé dans l'histoire, comme c'est le cas pour tout le reste : le mystère pascal continue à porter des fruits aujourd'hui. En effet, l'Eucharistie, qui est la forme sacramentelle de ces événements, n'est pas seulement un souvenir, mais un mémorial, au sens biblique de l'expression : elle rend ce mystère présent dans tous les temps ; elle est un don, *traditio*, de l'amour miséricordieux du Père pour le monde. Bien qu'elle re-présente un événement historique concret, l'Eucharistie nous montre que la valeur de la Pâque franchit les barrières du temps pour s'insérer dans notre vie d'aujourd'hui. Et cela ne vaut pas seulement pour ce cœur de la manifestation de Dieu, mais, d'une certaine manière, pour tous les enseignements de Jésus : il nous confie la tâche de livrer, *tradere*, cette Bonne Nouvelle à chaque moment de l'histoire (cf. Mt 28, 19-20).

Cette mission, par laquelle « l'Église, dans sa doctrine, sa vie et son culte, perpétue et transmet à toutes les générations tout ce qu'elle est, tout ce qu'elle croit » [2], implique nécessairement un progrès. Cette notion de progrès est souvent considérée, à tort, comme opposée à celle de tradition. En réalité, tradition et progrès expriment un mouvement harmonieux : la transmission et le progrès indiquent tous deux une ouverture à l'histoire. Et c'est ce que fait l'Église lorsqu'elle avance en donnant sa vie aux hommes et aux femmes de tous les âges. Le protagoniste de cette tradition, de ce don, est l'Esprit Saint, qui éternise dans l'histoire les paroles de Jésus ; et il est aussi le protagoniste du progrès, surtout à travers la vie de chaque saint, de tous les saints qui « mettent en lumière et font connaître des aspects toujours nouveaux du message évangélique » [3].

La fraîcheur des origines

Cette manière d'être de l'Église se reproduit dans chacune des réalités vivantes qui composent l'unique Corps du Christ. C'est donc aussi la manière d'être de l'Opus Dei, « à la fois ancien et nouveau comme l'évangile » [4]. Dans l'Œuvre, comme dans l'Église, tradition et progrès forment un tout harmonieux, tout comme sainteté et apostolat. La sainteté, en effet, s'exprime dans la fidélité à un esprit reçu de Dieu, et l'apostolat se développe au milieu d'un monde nécessairement changeant. Cette harmonie est un fruit de l'Esprit Saint, qui nous pousse à la fois à valoriser les enseignements que nous avons reçus et à renouveler notre enthousiasme pour ouvrir de nouvelles voies afin de porter l'Évangile au cœur des hommes et des femmes de notre temps.

Lorsque ce qui est transmis est une vie, un esprit, une manière d'être, la fidélité passe nécessairement par l'ouverture à l'histoire. Ce que l'Église confie à chaque époque, ce ne sont pas des objets, des choses inanimées, mais une forme vivante, la « *forma Christi* » qui est appelée à transformer chaque culture de l'intérieur. Celui qui proclamerait l'Évangile, sans essayer de comprendre la situation historique de son interlocuteur ni la situation historique de la société dans laquelle il évolue, et se préoccuperait uniquement d'enseigner une doctrine abstraite, comme si elle était fixée une fois pour toutes, ne transmettrait pas fidèlement le message de Jésus-Christ.

Dans la *traditio evangelii*, la transmission de l'Évangile, la fidélité ressemble à la continuité d'un fleuve vivant qui coule et nous met en contact avec la fraîcheur des origines. Benoît XVI a expliqué comment l'Esprit Saint assure « le lien entre l'expérience de la foi apostolique, vécue dans la communauté originelle des disciples, et l'expérience actuelle du Christ dans son Église [...]. La tradition, poursuit-il, n'est pas une transmission de choses ou de mots, une collection de choses mortes. La tradition est le fleuve vivant qui nous relie aux origines, le fleuve vivant dans lequel les origines sont toujours présentes » [5].

L'Opus Dei transmet au monde un esprit, un mode de vie chrétien, une compréhension de la profonde relation filiale avec Dieu qui trouve son origine dans le baptême. Cet esprit, comme la Tradition de l'Église dont il fait partie, ne peut et ne doit pas être codifié et spécifié dans tous ses aspects. En outre, la traduction pratique de cet esprit aujourd'hui ne restera pas nécessairement valable demain, car ce n'est pas tant une "pratique" qui se transmet dans le temps, qu'un esprit filial grâce auquel nous vivons dans le Christ, un esprit capable de donner vie à chaque nouvelle situation que l'histoire présente. « Chaque fois que nous essayons de revenir à la source et de retrouver la fraîcheur originelle de l'Évangile, a écrit le Pape François, de nouvelles voies, des méthodes créatives, d'autres formes d'expression, des signes plus éloquents, des paroles chargées d'un sens renouvelé pour le monde d'aujourd'hui jaillissent » [6].

Un *aggiornamento* dans la vie personnelle

Jésus a confié à ses disciples la tâche d'aller vers tous les hommes et tous les peuples, en connaissant leur culture et leur contexte. Pour exprimer ce défi, on utilise souvent le mot italien *aggiornamento*, qui signifie littéralement se renouveler, se mettre à jour. Il a été utilisé, par exemple, par saint Jean XXIII et ses successeurs pour désigner la mission du Concile Vatican II. En soi, le terme exprime le souci de garder sa pertinence, d'être en phase avec ce que les gens comprennent ou vivent. Cependant, certains en ont appauvri le sens en préconisant que l'Église doit « se rattraper », dans le sens de se plier simplement aux circonstances de l'époque, comme celui qui, à force d'« ajuster » son message aux exigences des diverses nouveautés, finit par perdre le message lui-même.

Saint Josémaria n'a pas tardé à s'inscrire en faux contre cette seconde compréhension du terme. À plusieurs reprises, il a prévenu que ce n'est pas l'Église qui doit s'adapter aux temps, mais que c'est chaque époque qui doit découvrir le message salvifique de Jésus-Christ : « *L'aggiornamento* doit se faire, avant tout, dans la vie personnelle, de manière à la rendre conforme à cette vieille nouveauté qu'est l'évangile » [7]. Il ajoutait, en outre, qu'une personne qui vit l'esprit de l'Opus Dei, dans la mesure où elle travaille dans le monde et s'intègre pleinement dans les processus de la société, doit naturellement être à jour, *aggiornato*, et donc actualiser aussi sa mission.

Ce dynamisme de la fidélité, a expliqué le prélat de l'Opus Dei, se produit avant tout comme un « *aggiornamento* naturel » : celui d'une personne qui incarne l'esprit transmis par saint Josémaria. « C'est surtout dans le domaine de l'apostolat personnel – qui est l'essentiel dans l'Œuvre – et dans celui de l'orientation des professions, des institutions et des structures humaines dans un sens chrétien, que nous essayons d'agir avec initiative et créativité, afin de nouer des relations d'amitié sincère avec de nombreuses personnes et d'apporter la lumière de l'Évangile à la société. » [8].

Les gens qui cherchent à incarner l'esprit de l'Opus Dei sont généralement prédisposés, par leur vocation même, à cette « continuité créatrice ». Toutefois, cette disposition n'est pas automatique : pour être créatif, il est nécessaire de « connaître en profondeur l'époque dans laquelle nous vivons, les dynamiques qui la traversent, les potentialités qui la caractérisent, ainsi que les limites et les injustices, parfois graves, qui l'affligent » [9]. Si l'idée d'« adaptation » suggère une série de forces poussant de l'extérieur, demandant à être modelées aux nouvelles exigences de l'époque, des expressions comme « fidélité dynamique » ou « continuité créative » envisagent plutôt une activité venant de l'intérieur, d'une vie intérieure vibrante, par laquelle chacun pense et agit avec créativité, dans un dialogue constant avec la réalité qui l'entoure.

La créativité est donc étroitement liée au « professionnalisme » au sens propre du terme ; elle stimule l'intelligence — *intus legere*, lire à l'intérieur — avec laquelle on pénètre dans les choses, sans rester à la surface. La créativité est le fruit de l'amour du monde et des gens, parce qu'elle implique l'effort de chercher de nouvelles voies, sans céder à la facilité d'une répétition littérale des acquis, toujours moins exigeante pour soi et moins efficace pour les autres. La créativité est, enfin, le fruit d'une prière sincère : ce n'est qu'en regardant Jésus, le centre de l'histoire, que nous pouvons trouver de nouvelles clés pour entrer dans le cœur de nos contemporains.

Le disciple fera de plus grandes œuvres

En étudiant la manière dont la doctrine chrétienne se déploie dans le temps, saint John Henry Newman a réalisé que l'ensemble de la prédication de Jésus contenait, comme une graine, tout ce que le christianisme deviendrait au cours de l'histoire [10]. On comprend ainsi comment, de même qu'une graine germe et fleurit en fonction de la qualité du sol, des conditions climatiques et des circonstances environnementales, le christianisme a donné lieu, au cours de l'histoire, à des phénomènes apparemment inédits qui, en réalité, ne sont pas absolument nouveaux, car ils étaient contenus dans la graine. Cependant, il est clair que ces fruits, avec leurs couleurs et leurs parfums, ont eu besoin du bon moment et de conditions favorables pour devenir possibles.

La foi des premiers disciples dans la présence réelle du corps du Christ dans l'Eucharistie, par exemple, a été la graine qui portera du fruit longtemps après sous la

forme du culte eucharistique en dehors de la sainte messe, de la construction d'églises, ou de notre adoration devant les tabernacles. Cependant, tout cela n'a pu commencer à mûrir que lorsque, au IV^e siècle, les chrétiens ont commencé à disposer des conditions nécessaires pour développer le culte eucharistique. Toute vraie nouveauté renvoie à la graine originelle, lorsque le fruit était encore invisible.

Il en va de même pour l'esprit de l'Œuvre. Certes, saint Josémaria a reçu l'essence du charisme, le noyau de ce qui se transmettra au fil du temps, mais il ne pouvait pas prévoir tout ce qui naîtrait de ce message ; déjà de son vivant, en effet, il a expérimenté cette réalité à plusieurs reprises, et il est logique qu'il en soit ainsi au fil des siècles. Lors de son séjour à la légation du Honduras en 1937, il s'exprimait ainsi dans une prière à haute voix : « Par la miséricorde de Dieu, je suis le premier maillon, et vous êtes aussi les premiers maillons d'une chaîne qui se poursuivra sans fin à travers les âges. Je ne suis pas seul ; il y a des âmes maintenant, et beaucoup d'autres viendront à l'avenir, prêtes à souffrir avec moi, à penser avec moi, à partager avec moi la vie que Dieu a déposée dans ce corps de l'Œuvre, qui vient à peine de naître » ^[1].

Mgr Fernando Ocariz, lors d'un de ses premiers voyages en tant que Père de cette famille, a souligné à Madrid que chaque nouvelle étape de l'Opus Dei « est une bonne occasion pour chacun de nous d'envisager de recommencer, de sentir l'Œuvre entre nos mains avec plus de gratitude et plus de responsabilité » ^[2]. Ce dynamisme de vie était déjà annoncé par Jésus à ses disciples dans sa prière sacerdotale lors de la dernière Cène : « Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais. Il en fera même de plus grandes, parce que je pars vers le Père » (Jn 14, 12). La nouveauté de la continuité, par laquelle l'arbre grandit et devient plus fort, est en définitive le résultat de l'identification à Jésus-Christ et de la docilité à son Esprit. Dans le plan de Dieu pour l'humanité, ce sont le Fils et l'Esprit Saint qui nous montrent pourquoi la vérité et l'histoire ne s'opposent pas l'une à l'autre : le Fils, Vérité en personne, est Celui vers qui l'histoire pointe et de qui toute l'histoire reçoit son sens ; et l'Esprit, qui guide l'Église sur son chemin terrestre, est Celui qui nous conduira à la vérité tout entière.

^[1]. Mgr Fernando Ocariz, *Message*, 7 juillet 2017.

^[2]. Concile Vatican II, *Dei Verbum*, n° 8.

^[3]. Benoît XVI, *Discours*, 19 décembre 2009.

^[4]. Saint Josémaria, *Entretiens*, n° 24.

^[5]. Benoît XVI, *Audience*, 26 avril 2006.

^[6]. Pape François, *Evangelii gaudium*, n° 11.

^[7]. Saint Josémaria, *Entretiens*, n° 72.

^[8]. Mgr Fernando Ocariz, *Lettre pastorale*, 19 mars 2022, n° 10.

^[9]. Mgr Fernando Ocariz, *Message*, 7 juillet 2017.

^[10]. Cf. J. R. Newman, *Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*, Ad solem.

^[11]. Saint Josémaria, *Crece para adentro*, p. 85.

^[12]. Cf. Mgr Fernando Ocariz, *Voyage pastoral à Madrid*, VI-VII 2017, dans www.opusdei.org.

[Retour au contenu](#)

© 2024 Fundación Studium

www.opusdei.org